

versé des forêts touffues ; ce qui est très-agréable pendant le jour ; le soir , au contraire , on est dans des ténèbres plus épaisses. Nous n'entendions d'autre bruit que celui que faisait notre voiture en roulant sur des troncs d'arbres , et le hennissement des chevaux ou bien le son du cor qui avertissait ceux que nous rencontrions de se tenir à la droite du chemin , conformément à la loi.

« En approchant de Warrenton , petite ville à peu de distance au-delà du Roanoke , je remarquai sa position élevée. Il y a une source minérale dans les environs. Le pays jusqu'à Raleigh , est inégal et généralement stérile ; l'aspect n'est égayé que par quelques bandes de sol moins mauvais. Près des bords du Nuse , on aperçoit du calcaire ; ce fleuve est très-rapide. Il faillit à nous entraîner , car nous fûmes obligés de le passer en bac , parce qu'on raccommodait le pont. A six milles à l'ouest de sa rive droite s'élève Raleigh capitale de l'état , ainsi nommée d'après le navigateur qui avait appelé le pays qu'il avait découvert , Virginie , en l'honneur de la Reine Elizabeth sa souveraine. La partie à laquelle il aborda , appartient aujourd'hui à la Caroline septentrionale.

« La situation élevée , salubre , et centrale de Raleigh , l'ont fait préférer pour y établir le siège du gouvernement. Elle ne paraît pas très-commercante , les planteurs aimant mieux tirer les

marchandises dont ils ont besoin de Newbern , ville plus rapprochée de l'embouchure du Nuse. Raleigh a de jolies maisons. Comme la banque et les autorités de l'état s'y trouvent , elle doit s'accroître ; sa prospérité ferait des progrès rapides si l'on rendait le Nuse navigable. Le palais de l'état qui occupe un des côtés de la place de l'Union , n'est pas un édifice remarquable par son architecture extérieure ; il est en brique. Son plus grand lustre est de renfermer une statue en marbre de Washington sculptée par Canova. »

Raleigh n'a que 2,700 habitans. On en compte autant à Wilmington , principal port de l'état , situé sur la rive gauche du Cape-Fear-River , à douze lieues de la mer. Cette ville très-bien située pour le commerce , passe pour insalubre ; le port peut contenir trois cents navires ; l'entrée en est dangereuse et difficile à cause d'un banc de sable immense. Vis-à-vis de Wilmington , s'élèvent au milieu du fleuve , deux îles qui produisent le meilleur riz de l'état.

Newbern sur la rive droite du Nuse à son confluent avec le Trent , est bien bâti ; c'est la ville la plus considérable de l'état et la plus saine de celles qui sont voisines de la côte. Elle commerce en lard , grains , bois et agrès de navires. Elle a 5,700 habitans.

« Plus je vais au sud , plus les mauvais effets

de l'esclavage sont évidens. Dans la plupart des lieux où l'on arrive, on voit affiché le signalement de nègres fugitifs; avis accompagné de la promesse d'une récompense pour quiconque le ramènera. Une de ces affiches, munie du sceau des autorités de Newbern, enjoignait d'abord à deux esclaves de se remettre entre les mains de leur maître, et ensuite recommandait au sheriff du comté, d'employer tous les moyens possibles pour s'emparer de leurs personnes. Si ces malheureux ne reviennent pas après la publication de ces avertissemens, ils sont mis hors la loi, et chacun a le droit de les tuer, comme bon lui semble.

« Au-delà de Raleigh, on ne voit que du sable où croissent des broussailles et des pins, ou bien des rochers. Souvent sur une longueur de plusieurs milles, la route ne consiste qu'en tronc d'arbres placés parallèlement; les intervalles sont remplis de terre, de sable ou de ce que l'on a sous la main; comme cela est bien vite enlevé, on peut se faire une idée de la vitesse et de la facilité avec laquelle nous voyageons. Nous avons parcouru sans encombre les quarante premiers milles; à la chute du jour notre conducteur, effrayé dans une forêt de la lumière des mouches luisantes, crut voir les torches des divinités infernales, et se mit à fouetter ses chevaux si vigoureusement, qu'ils descendirent la montagne au

galop, et il eut beaucoup de peine à les empêcher de nous précipiter dans le Cape-Fear-River qui baignait le pied de la descente. Ayant passé ce fleuve dans un bac, nous sommes entrés dans Fayetteville.

« Les visages pâles et languissans que nous aperçûmes, ne nous prévinrent pas avantageusement en faveur du pays, cependant la plupart de ces malades étaient des infortunés qui avaient cherché à échapper aux ravages de la fièvre jaune à Charleston et dans d'autres villes méridionales.

« Fayetteville est la plus jolie ville de l'état; plusieurs rues ont cent pieds de large. Bâtie dans une position agréable, à un mille du Cape-Fear-River, elle est en même temps la plus commerçante. On a récemment débarrassé le lit du fleuve des troncs de bois et des bancs de sable qui l'obstruaient, afin de le rendre navigable pour les bateaux à vapeur; un canal fait communiquer le fleuve avec la ville, et la traverse, de sorte que les bateaux arrivent devant les magasins. Cette ville est l'entrepôt du coton, du tabac, de la farine, du froment, de l'orge, de la graine de lin, du chanvre et des munitions navales qui viennent de l'intérieur du pays et sont expédiés par eau à Wilmington. La situation de Fayetteville est salubre et favorable pour les manufactures. Cette ville a 3,700 habitans. Le pays aux environs est très-

élevé, sec et stérile, excepté le long des courans d'eau où il est gras et fertile.

« Beaucoup d'habitans sont Ecossais, nation que l'on trouve de même que les naturels de la Nouvelle-Angleterre, partout où il y a de l'argent à gagner. Malgré les nouvelles qui apprennent que la mortalité a été effrayante durant l'été dernier, dans les états du sud, l'émigration de ce côté ne diminue nullement. Pendant les trois jours que je passai à Fayetteville, plusieurs familles avaient campé le long de ses maisons. Quand on demandait à ces gens où ils allaient, tous répondaient : en Alabama.

« Dans ces climats ardents, le vautour est un oiseau très-utile par la sagacité avec laquelle il découvre les cadavres; il a l'odorat et la vue d'une si grande finesse, que d'une hauteur où il ne paraît pas plus gros qu'un merle, quoiqu'il soit de la taille d'un dindon, il aperçoit une charogne et fond dessus pour s'en emparer. A mesure que l'on avance dans le sud, les serpens deviennent plus nombreux, notamment les serpens à sonnettes; quelques-uns ont plus de dix pieds de long; ils cherchent ordinairement à se cacher, et je crois qu'ils font entendre le bruit effrayant des écailles de leur queue, avant de s'élancer sur un objet. Le son ressemble au bourdonnement d'une grosse abeille; il est plus fort. Le nombre des écailles

augmente chaque année avec l'âge. On commence aussi à rencontrer le crocodile. Les voyageurs doivent se tenir sur leurs gardes quand ils approchent des marais, afin de n'être pas victimes de ses ruses. On en voit souvent des exemples effrayans.

« Le pays au sud de Fayetteville est très-aride. Les faces pâles des habitans offrent une triste preuve des ravages de la fièvre. Dans la plupart des maisons où j'entrai depuis les bords du Cape-Fear-River jusqu'à ceux du Pèdee, c'est-à-dire, dans une étendue de 70 milles, je trouvai une, deux ou trois personnes malades, les autres étaient si affaiblies, qu'elles ressembraient plutôt à des spectres ambulans qu'à des êtres vivans. La route traversait généralement des landes où il ne croît que du pin à goudron; on n'y voit guère d'autre bois, ni des broussailles; sur le bord des rivières, les chênes et les cyprès chauves changent un peu le coup-d'œil. Dans ces terrains marécageux, l'humidité constante engendre une mousse qui couvre et détruit les arbres; on la recueille, on la nettoie, on la sèche et on l'expédie aux états du nord, où l'on s'en sert en guise de crin pour rembourrer les matelas, les chaises, etc. Le triste aspect de ces marais, dont les arbres semblent être enveloppés du symbole de la mort, les rivières sombres dont les eaux lentes et teintes par les ra-

cines décomposées ne sont mises en mouvement que par les crocodiles ou les grenouilles, enfin le silence qui règne partout, me rappellent les descriptions du Styx et du Lethé.

Malgré ces désavantages, la culture et la population ont fait de grands progrès dans la Caroline du nord. On y compte 658,829 habitans dont 205,600 nègres esclaves; la surface est de 48,000 milles. Cet état est borné au nord par la Virginie, à l'est par l'Océan atlantique, au sud par la Caroline méridionale, à l'ouest par le Tenessé. Il a 144 lieues de long sur 60 de large.

Du bord de la mer, à vingt lieues dans l'intérieur, le pays est une plaine unie et couverte de forêts, dont le coup-d'œil n'est varié que par quelques ouvertures; au-delà on rencontre des collines et des montagnes qui égayent la vue, et du haut desquelles elles s'étend sur des bois immenses.

Le terrain, médiocre dans la partie basse, est très-fertile sur les bords des fleuves, notamment sur ceux du Roanoke; on y cultive le coton et le riz; la partie haute est féconde en grains; on y élève beaucoup de bétail. L'air chaud et malsain dans la plaine, est pur et salubre dans les hauteurs. La récolte du froment a lieu au commencement de juin, celle du maïs dans les premiers jours de septembre.

Les principales rivières sont le Cape-Fear-River ou Clarendon, Le Chowan, le Roanoke, le Nuse et le Pamlico. Ces quatre dernières tombent dans l'Albemarle-Sound et le Pamlico-Sound, espèces de lagunes qui sont séparées de la mer par des langues de sable sur lesquelles végètent des arbres chétifs; les détroits par lesquels on y pénètre sont obstrués par des barres qui sont sujettes à changer de position et rendent la navigation dangereuse. Des bancs de sable s'étendent au large de ces goulets et des caps Hatteras et Look-out, les deux plus remarquables de cette côte singulière. Lorsque l'on y creuse à deux pieds ou moins, de profondeur dans le sable, on trouve de l'eau douce.

Des marais immenses couvrent différentes parties de la région inférieure de cet état. Les deux plus grands portent le nom de Dismal Swamps (marais terrible). L'un, sur la frontière de la Virginie, a une surface de 140,000 acres; l'autre renfermé entre l'Albemarle-Sound et le Pamlico-Sound, est le plus considérable. On a pratiqué dans tous les deux, des canaux qui en ont desséché une partie, et l'on a gagné par là des terrains excellens pour la culture du riz.

Les bancs de sable et le manque de bons ports ont nui au commerce maritime. Beaucoup de productions du pays étaient expédiées en Viginie et à Charlestown, où on les embarquait. Depuis 1815

le gouvernement de l'état a pris des mesures pour améliorer la navigation intérieure, construire des canaux et des routes, nettoyer les goulets de la côte, débarrasser le cours et l'embouchure des fleuves, sécher les marécages. Il a aussi porté ses soins sur l'éducation, qui autrefois était trop négligée. Les habitans avaient la réputation d'être hospitaliers, on leur accordait de l'esprit naturel; on leur reprochait de l'indolence, une grande ignorance et un penchant extrême pour les plaisirs sensuels. En même temps on reconnaissait leur bravoure et leur patriotisme. Durant la guerre de l'indépendance, la Caroline du nord fournit des secours nombreux en troupes aux états voisins; et plusieurs hommes d'état se distinguèrent par leur talent.

Camden fut la première ville de la Caroline méridionale où Harris s'arrêta. « Le pays au nord à quelque distance, dit-il, est haut. Le sable y couvre ordinairement l'argile, et près des rivières le calcaire. Les pins à goudron sont les arbres les plus fréquens, cependant on voit aussi des chênes, des châtaigniers, des noyers. Camden par sa position dans un terrain bas sur la rive gauche du Waterée, qui décrit un détour dans son voisinage, est sujet aux brouillards, et à une humidité, source féconde de fièvres intermittentes. Le 16 août 1780, lord Cornwallis y batit le général

Gates, et le 25 avril 1781, lord Rawdon remporta également l'avantage sur le général Greene; cependant il évacua la ville. Cette partie de la Caroline méridionale qui, sous le nom de Ninety-Six (96), s'étendait jusqu'aux limites occidentales de l'état, fut le théâtre d'opérations importantes pendant les deux ans que les Anglais employèrent à y répandre inutilement beaucoup de sang et d'argent; ils n'y acquirent que peu de gloire militaire, peut-être même n'en retirèrent-ils aucune, tandis qu'ils ternirent la haute réputation de douceur et d'humanité dont ils s'étaient vantés auparavant.

« A cette époque Camden était une des villes les plus importantes. Aujourd'hui elle fait un bon commerce en coton, tabac et cuir. Il augmentera sans doute lorsque l'on aura exécuté le canal projeté entre le Santée auquel le Waterée se réunit, et l'Ashley à l'extrémité duquel est situé Charleston, grand entrepôt des marchandises de cet état. » Camden a 1000 habitans.

« M'étant remis d'un petit accès de fièvre, je traversai le Waterée, qui en cet endroit a près d'un quart de mille de largeur, et après avoir parcouru une contrée qui ne différait en rien de celle que j'avais vue jusque là, j'arrivai à Columbia, capitale de l'état. La position de cette ville est bien plus saine que celle de Camden; elle est bâtie

dans une grande plaine sablonneuse à cent pieds au-dessus du niveau du Congarée, formé de la jonction du Saluda et du Broad-River. Son cours, interrompu par des rochers, forme des cascades nombreuses qui offrent un contraste frappant avec l'ombre épaisse des arbres qui le couvrent, et produisent un effet plus pittoresque que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

« La salubrité du climat et la position centrale de Columbia la rendaient propre à être la capitale de l'état. Le palais du gouvernement est un édifice mesquin, on en construit un plus convenable. Le principal ornement de cette ville, ornement qui contribue à sa renommée, est le collège, dont les bâtimens sont immenses. Il est à l'est, et de la hauteur où il se trouve, Columbia se présente très-bien.

« La fièvre a beaucoup diminué depuis les gelées dont le retour est accueilli avec joie, comme le précurseur de la santé. La joie d'avoir échappé au fléau se montre sur les joues décolorées des habitans, et tous se félicitent, comme au commencement d'une ère nouvelle. Le temps est agréable pour voyager, tout porte encore la livrée de l'été. La rose sauvage est en fleur, l'oranger est couvert de fruits, les uns encore verts, les autres d'un jaune doré; le noyer semble ne se débarrasser qu'à regret de son fardeau. Le thermo-

mètre à midi alterne entre 15 et 17°. R. Les matinées et les soirées sont froides, et dans ces momens il gèle.

« Au-delà de Columbia, le pays est plus varié; de grandes plantations de coton qui mûrit dans cette saison présentent un joli coup-d'œil; les capsules brunes en s'entr'ouvrant laissent voir la touffe blanche qu'elles contiennent, et qui produisent un très-bel effet au-dessus de la verdure de la plante. Le ricin réussit très-bien; l'huile que l'on extrait de sa graine forme une branche importante de l'économie rurale; je vis les plus beaux dans un jardin à quelques milles d'Edgefield, petite ville peu importante par sa population, par ses édifices, et par ses alentours. »

Columbia comptait 2,100 habitans en 1816. La ville la plus considérable de l'état est Charleston située, sur une langue de terre, au confluent du Cooper et de l'Ashley, grands fleuves navigables. Ils forment à leur jonction un port vaste et commode qui communique avec l'Océan sept milles plus bas, au-dessous de l'île Sullivan. Charleston est régulièrement construit; beaucoup de maisons sont jolies et ont des portiques. Le terrain était dans l'origine coupé de flaques d'eau et de marais; tout a été rempli de sorte qu'il est aujourd'hui plus sec et plus élevé que celui de la plupart des lieux de la partie basse du pays.

L'affreuse fièvre jaune a fréquemment ravagé Charleston, aujourd'hui elle n'attaque généralement que les hommes nés dans des contrées plus septentrionales. L'air rafraîchi par les brises de mer est regardé comme salubre pour les habitans plus que celui des autres villes maritimes des états du sud. C'est ce qui attire à Charleston les planteurs des cantons voisins et les hommes riches des Antilles. La société y est très-agréable ; elle passe pour une des villes les plus gaies des Etats-Unis.

Charleston a plusieurs édifices publics, des hospices, des hôpitaux, un théâtre, deux bibliothèques, plusieurs institutions de bienfaisance et un collège. Le commerce est florissant, il y entre année commune plus de 500 navires venant des pays étrangers, et près de 900 des ports de l'Union.

La Caroline méridionale offre le même aspect et le même terrain que la septentrionale, excepté que ses côtes ne sont pas bordées de lagunes ; elles sont environnées de petites îles. Les climats des deux états ont beaucoup de rapports, les inconvéniens du séjour de la partie basse sont encore plus marqués dans la Caroline du sud. La culture du riz y étant plus générale, l'insalubrité qu'elle occasionne y est aussi plus grande. La température est à la fois plus chaude et plus humide. La végétation commence en février ; l'érable rouge est alors en fleur. Les planteurs commencent leurs

travaux dans les mois de mars et d'avril ; la saison de semer continue jusqu'en juin ; dès ce moment les chaleurs augmentent ; il tombe de fortes pluies accompagnées d'orages dans les mois de juillet et d'août. En septembre, comme on l'a vu par la relation de Harris, les matinées et les soirées sont froides ; et le soleil est encore ardent au milieu du jour. Vers l'équinoxe le temps est très-orageux. L'air est ordinairement doux et serein en octobre. Le froid arrive en décembre, la végétation s'arrête ; les montagnes se couvrent de neige ; dans les plaines elle ne prend pas consistance, le moindre rayon de soleil la fait disparaître. Le froid ne dure pas deux jours de suite. Dans les cantons de l'intérieur la température est agréable et saine. Au lieu des landes stériles qui bordent la côte, on voit une verdure fraîche, et une belle végétation, indices infailibles d'un sol fertile ; des côteaux, des vallées, des rivières, des ruisseaux coupent et varient les paysages. La culture des grains que l'on ne connaît guère dans la plaine, s'y retrouve dans toute sa richesse ; de beaux bois couronnent les collines.

La Caroline méridionale a 70 lieues de long sur 42 de large, 28,000 milles carrés de surface, et 502,741 habitans dont 248,475 nègres esclaves. Ses principales rivières sont le Santée, le Waterée, le Pedec et l'Edisto. Le Savannah sépare à

l'ouest de la Géorgie cet état qui est borné au nord par la Caroline septentrionale, au sud-est par l'Océan atlantique.

Autrefois on cultivait beaucoup d'indigo; on l'a négligé pour le coton; ces deux productions forment, avec le tabac, le riz, le maïs, les cuirs, la résine, le bois, la cire végétale, les principales marchandises d'exportation.

Dans la partie de l'état où tout le travail manuel se fait par des esclaves, on retrouve chez les planteurs caroliniens la hauteur, la paresse, l'ignorance qui caractérisent cette manière d'être. On trouve heureusement des exceptions nombreuses à ce portrait peu flatteur. Les hommes qui reçoivent de bonne heure de l'instruction ont généralement l'esprit ouvert, et des talens naturels. Les gens riches font souvent de grands sacrifices, pour l'éducation de leurs enfans; ils ont de l'aisance dans leurs manières, ils sont extrêmement polis et hospitaliers. Les femmes manquent ordinairement de cette fraîcheur qui est un des principaux attributs de la beauté dans les états du nord. Elles ont de la délicatesse dans les traits, de la grâce dans les manières, et souvent des talens agréables. La chasse à cheval est l'amusement favori des planteurs riches. Deux fois l'année ils se rassemblent pour des courses de chevaux qui donnent lieu à des paris exorbitans. Le gros jeu n'est

cependant pas autant à la mode parmi eux que dans les autres états du sud; quant au goût de la table, ils ne le cèdent pas à leurs voisins.

« Au-delà d'Edgefield, dit Harris, je traversai des forêts de pins, des plantations de coton, et des marais jusqu'aux rives du Savannah. Alors Augusta se montra sur le bord opposé de ce fleuve; on a une belle vue de la hauteur sur laquelle j'étais, et que les Américains ont nommée Liberty-Hill (mont libre), en mémoire d'un événement qui leur est cher; il s'y est passé des entreprises glorieuses pour eux pendant qu'Augusta était entre les mains des Anglais. Les arbres entremêlés aux maisons de cette ville, en rendent la perspective charmante. Entre la montagne et le fleuve s'étend un marais large de près d'un demi mille; on le passe sur une chaussée qui tient à un pont construit depuis peu; il est en bois et posé sur des piles en pierres, si écartées les unes des autres, que l'on a lieu d'espérer que les bois flottans passeront dessous dans les vents impétueux sans l'endommager, comme cela est arrivé auparavant.

« L'emplacement d'Augusta est peut-être, sous tous les rapports, le meilleur que l'on puisse choisir sur le fleuve; c'est un vaste plateau sablonneux plus élevé d'une quarantaine de pieds que le niveau du Savannah, que les bateaux pesamment